

pour Joël 3, 2 (p. 103, l. 494), ou encore pour Joël 3, 9 (p. 107, l. 580-584). André emprunte ici à la *Glose ordinaire* un montage élaboré par Haymon pour commenter ce même passage ; Haymon s'inspirait du commentaire de Jérôme sur Joël 3, 12-13.

En dépit de ces quelques remarques de détail, l'édition du *Commentaire sur les douze petits prophètes* d'André de St-Victor effectuée par Frans A. van Liere et Mark A. Zier facilite considérablement la lecture et l'étude d'un texte jusqu'à présent inédit pour sa majeure partie. Les apparats et l'introduction permettent d'utiliser aisément le texte et mettent en valeur la méthode exégétique d'André. Les éditeurs fournissent ainsi une matière nouvelle pour l'histoire de la culture scolaire du XII<sup>e</sup> siècle.

Sumi SHIMAHARA

Raban Maur, Claude de Turin, *Deux commentaires sur le livre de Ruth*, édition par G. COLVENER et I. M. DOUGLAS ; introduction, traduction, notes et index de P. MONAT, Paris, Éd. du Cerf, 2009 (Sources chrétiennes, 533), 187 p.

Les commentaires bibliques de l'époque carolingienne, longtemps délaissés, sont aujourd'hui l'objet de plusieurs travaux. On ne peut donc que se réjouir de la parution de ce volume de *Sources Chrétiennes*, troisième livre consacré à l'exégèse carolingienne dans cette collection. Nul doute que la traduction de ces traités les rendra accessibles à un large public et favorisera leur étude. Le choix de publier deux commentaires sur Ruth dans le même volume, ceux de Raban Maur et de Claude de Turin, est également efficace. Il permet de comparer aisément ces deux textes relativement brefs. Cela est d'autant plus utile que l'exégèse carolingienne a la réputation d'être largement dépendante de la tradition patristique. L'approche comparatiste met en valeur similitudes, certes, mais aussi divergences et parti pris de chaque auteur.

On ne conserve pas de commentaire suivi du livre de Ruth dans le monde latin avant l'époque carolingienne. Claude de Turin et Raban Maur s'inscrivent pleinement dans le mouvement de renaissance exégétique du IX<sup>e</sup> siècle : ils réordonnent la matière patristique autour d'un axe central, la Bible, et cherchent, surtout le second, à compléter le corpus de Bède pour fournir un commentaire exhaustif de tout le Livre. Il sont donc innovateurs tout en respectant l'esprit des Pères. Ces deux commentaires semblent indépendants l'un de l'autre mais paraissent avoir trouvé la même clé d'interprétation générale dans les *Mysticorum expositiones sacramentorum seu quaestiones in uetus testamentum* d'Isidore de Séville, et le même instrument pour tisser l'allégorie : l'interprétation des noms hébreux fournie par Jérôme. Tous deux développent en effet une explication allégorique du livre, alors qu'Augustin et Ambroise l'avaient évoqué de manière surtout littérale. Claude fournit une explication brève, partielle, univoque, comme s'il s'agissait d'une piste de réflexion pour la communauté de Psalmodi à laquelle il dédicace son commentaire. Élimélech représente la loi mosaïque et son épouse Noémi, la Synagogue ; leurs deux fils sont donc Israël et Juda. Quand ils quittent Bethléem pour le pays de Moab, ils abandonnent le culte du vrai Dieu pour s'adonner à l'idolâtrie. Noémi rentrant au pays figure la Synagogue pénitente et ses deux brus les nations. Orpha, celle qui reste dans le pays de Moab, est l'ensemble des Gentils qui persistent dans le paganisme tandis que Ruth, qui accompagne Noémi et rejoint son Dieu, est l'Église venue des nations et convertie ;

les moissonneurs qu'elle suit, glanant dans leur sillage, représentent les apôtres et les prédicateurs. Le parent le plus proche de Noémi est Jean-Baptiste, qui s'efface devant le Christ. Ce dernier est préfiguré par Booz quand il épouse Ruth. Le commentaire de Raban Maur est plus touffu, conformément aux visées anthologiques de l'abbé de Fulda ; on y retrouve à peu près la même trame herméneutique mais s'y insèrent de multiples explications alternatives ou, sur les détails du texte, complémentaires. Raban fait jouer un grand nombre de concordances bibliques, rapprochant d'autres versets de l'Écriture et leurs explications. Son texte résonne comme un ensemble polyphonique, évoquant l'harmonie profonde du Livre, dans une perspective essentiellement ecclésiologique.

Les annotations fournies par Pierre Monat éclairent généralement les textes de manière utile. Quelques erreurs et inexactitudes se sont cependant glissées dans les introductions (introduction générale, puis introduction à chaque texte). Claude de Turin, par exemple, n'a jamais été élève d'Alcuin (p. 8 et quatrième de couverture). Il pourrait même avoir été celui d'un de ses adversaires théologiques, Félix d'Urgel, avant d'avoir étudié à Lyon (cf. P. Boulhol, *Claude de Turin. Un évêque iconoclaste dans l'Occident carolingien. Étude suivie de l'édition du Commentaire sur Josué*, Paris, 2002, p. 15-19). L'affirmation que les deux commentaires datent de 823, sans qu'aucun argument ni référence bibliographique ne soient fournis, est un peu troublante. La critique actuelle s'accorde à penser que le texte de Claude a été envoyé à Théodemir de Psalmodi vers 824, certes (cf. I. M. Douglas, «The Commentary on the Book of Ruth by Claudius of Turin», *Sacris erudiri*, 22,2, 1974-1975, p. 295-320, spéc. p. 296), mais que celui de Raban a été publié quand il a été envoyé à Humbert de Wurtzbourg, sans doute vers 838-839 (cf. Silvia Cantelli-Berarducci, *Hrabani Mauri opera exegetica. Repertorium fontium*, Turnhout, 2006, coll. *Instrumenta patristica et mediaevalia*, 38-38B, 3 volumes, spéc. tome 1, p. 52). On ne sait rien de la date de composition du commentaire.

De la même façon, les identifications du texte biblique utilisé par chacun des exégètes carolingiens sont approximatives, P. Monat se référant à l'*editio minor* de la Vulgate. À plusieurs reprises (notes 2 et 3 p. 27, note 1 p. 97, note 1 p. 109, notes 1 et 2 p. 143, note 1 p. 153), il relève des divergences entre le texte biblique fourni par Raban et la Vulgate. En réalité, toutes ces leçons de Raban sont indiquées dans l'apparat critique de l'édition *maior* et dans celle du psautier romain (cf. *Biblia sacra iuxta latinam uulgatam uersionem*, tome 4, *Libri Iosue, Iudicum, Ruth*, Rome, 1939 ; *ibid.*, tome 13, *Liber Isaiae*, Rome, 1969 ; *Le psautier romain et les autres anciens psautiers latins*, éd. Robert Weber, Rome - Vatican, 1953, *Collectanea Bibliorum Latinorum*, 10). La citation d'Isaïe correspond à un texte liturgique bien attesté durant le haut Moyen Âge. Notons que sur Ruth, les leçons «particulières» relevées par Pierre Monat, et néanmoins vulgates, correspondent dans quatre cas sur cinq à la Bible de Maudramne, une des premières révisions carolingiennes du texte biblique. Claude de Turin, en revanche, utilise un – ou plusieurs ? – texte(s) biblique(s), ce qui fait son originalité : il s'agit tantôt d'une vieille-latine, tantôt de la Vulgate. On peut regretter que Pierre Monat ne renvoie ni à l'édition critique de la *Vetus latina*, qui cite Claude (*Vetus latina. Die Reste der altlateinischen Bibel*, 4/5, *Ruth*, éd. Bonifatia Gesche, Freiburg, 2005), ni, à ce propos, à l'analyse d'I. M. Douglas (*art. cit.*). Ce dernier montrait en effet les parallèles entre le texte de Claude et la Bible d'Alcalà (Madrid, Biblioteca de la Universidad Complutense, 31), laquelle a pour particularité de donner Ruth vieux-latin, puis vulgate. Certes, le manuscrit date du x<sup>e</sup> siècle ; mais comme Claude, il est originaire de la péninsule ibérique. À la page 160, ce n'est

pas Ruth 2, 3 mais Ruth 2, 2 qui est cité ; Claude transmet bien le texte vieux-latin, mais la vulgate donne à cet endroit *colligam spicas quae metentium*. Enfin, le signalement du texte en tant que citation biblique est parfois un peu trop large : plusieurs passages s'apparentent sans doute à de la paraphrase ou, dans le cas des psaumes, à une citation de mémoire, dans la mesure où les variantes ne figurent dans aucun appareil critique. Tel est par exemple le cas, dans le commentaire de Raban, de la citation du Ps 67(68), 32 selon la version *iuxta Hebreos*, ou de plusieurs lemmes de Ruth rapportés par Claude (par exemple p. 165, 170, 174, 176, 178).

Certains choix sont contestables. Pierre Monat reprend l'édition d'I. M. Douglas publiée en 1974-1975. Entre temps, un nouveau manuscrit a été repéré (Pistoia, Archivio Capitolare C 96, ca. 1160-1165 ; cf notamment P. Boulhol, *op. cit.*, p. 335). Pierre Monat signale ce témoin mais n'explique pas pourquoi il l'évince et préfère corriger le texte lui-même, à huit reprises. La division du texte de Claude (et les subdivisions de celui de Raban ?) en paragraphes établis par Pierre Monat, sans référence à une quelconque division dans les manuscrits, risque de fausser les renvois au texte : il faut garder à l'esprit qu'elle ne correspond en rien à une réalité médiévale. Peut-être la simple mention, en marge, des lemmes bibliques cités aurait-elle suffi, le texte de Claude étant bref (dix pages de latin) et celui de Raban étant déjà divisé en de nombreux chapitres.

Enfin, il nous semble que quelques compléments auraient éclairé ces textes sans alourdir excessivement le livre. Les lettres de dédicace de ces deux commentaires bibliques, conservées et éditées dans les *MGH, Epistolae karolini aevi* (t. II, n° 9, p. 607-608 pour Claude et tome V, n° 27, p. 441-442 pour Raban), auraient pu être reproduites et traduites : elles fournissent des éléments concernant le contexte d'écriture mais aussi la diffusion, voire la destination des traités et les objectifs de chacun des auteurs. Pierre Monat remarque que l'œuvre exégétique de Raban a été peu étudiée jusqu'à présent (p. 13), ce qui est vrai. Mais il omet de mentionner les travaux importants de J.-L. Verstrepen, B.-S. Albert, M. de Jong, et, surtout, la somme indispensable de S. Cantelli-Berarducci (*Hrabani Mauri opera exegetica, op. cit.*), parue en 2006, qui repère d'autres sources et décrit très précisément méthode et objectifs de Raban. Les textes auraient probablement gagné à être situés plus clairement dans la tradition exégétique de Ruth. Rien n'est dit de la réception du commentaire de Raban, pourtant source de la *Glose ordinaire* sur Ruth (cf. *Biblia latina cum glossa ordinaria*, éd. A. Rusch, Strasbourg, 1480-81, réimpression avec une introduction de K. Froehlich et M. Gibson, 3 vol., Turnhout, 1992, spéc. t. 1, par ex. p. 502). De même, la capitulation du commentaire fournie par Raban correspond, à quelques variantes mineures près, à la série O des *tituli* bibliques (cf. *Biblia sacra iuxta latinam vulgatam uersionem*, 4, *op. cit.*). Cette série est transmise notamment par le ms Lipisensis, Bibl. Univ. 13, daté des XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles. Cela signifie soit que le commentaire de Raban a influencé l'organisation ultérieure du texte biblique, soit, si cette série est attestée dès le IX<sup>e</sup> siècle, que l'abbé de Fulda a probablement utilisé un manuscrit de cette famille. Dans le premier cas, cela contribuerait à mettre en valeur l'importance du moment carolingien dans l'histoire de l'exégèse latine de Ruth. Enfin, quelques remarques concernant le contexte du IX<sup>e</sup> siècle auraient permis de mieux inscrire ces traités dans la production intellectuelle carolingienne. À propos de Ruth 1, 1b (p. 38-39), Raban identifie les fils de Noémi aux deux *ordines* (*regalis honor atque sacerdotalis*) ; sans doute est-ce à relier au développement de l'idéologie ministérielle dans les années 820-830.

Au final, retenons l'utilité des traductions fournies dans ce volume ; les introductions, en revanche, gagneraient à être précisées et complétées par quelques références bibliographiques.

Sumi SHIMAHARA

*Liber prefigurationum Christi et ecclesie / Liber de gratia Noui Testamenti*, cura et studio Greti DINKOVA-BRUUN, Turnhout, Brepols, 2007 (Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis, 195), XXXIX-189 p.

Zwei wertvolle Zeugnisse auslegender Bibeldichtung aus dem Hochmittelalter werden hier erstmals in einer kritischen Ausgabe vorgelegt. Beide stehen sie, und zwar hintereinander, in der Handschrift Paris, BnF lat. 1956 (Bl. 86<sup>r</sup>-109<sup>v</sup>). Ein Stück des ersten Textes ist zudem in einer Oxforder Handschrift, Bodl. L, Auct. F.5.25 (Bl. 213<sup>r</sup>-217<sup>v</sup>) überliefert. Der 'Liber prefigurationum Christi et ecclesie' (künftig: *LP*) ist ein Durchgang durch das Alte Testament unter typologisch-allegorischen Gesichtspunkten. Er besteht aus 2670 Hexametern und gliedert sich in drei Bücher. Vom 'Liber de gratia Noui Testamenti' (künftig: *LG*) haben sich lediglich das erste Buch (692 Hexameter) und der Anfang des zweiten (65 Verse) erhalten; zudem klaffen gegen Ende des Überlieferten zahlreiche Lücken. Wahrscheinlich bestand auch der *LG* einst aus drei Büchern. Beide Texte sind anonym auf uns gekommen; nach ihrer inhaltlichen Ausrichtung sowie ihrer sprachlichen und metrischen Gestalt gehören sie zusammen, und es ist zu vermuten, daß sie beide auf denselben Autor zurückgehen, wahrscheinlich einen Franzosen, der zur Regierungszeit Philipps I. wirkte; die Abfassungszeit läßt sich auf 1092/1108 eingrenzen.

Mit dem *LP*, und in geringerem Maße mit dem *LG*, beschäftigten sich J. B. Pitra, der in seinem *Spicilegium Solesmense* (Paris 1855) zahlreiche Textproben davon gab – wobei er sich manchmal erstaunliche Freiheiten erlaubte – und neuerdings, unter vielen Gesichtspunkten und mit großem Ertrag, François Dolbeau in seiner Studie 'Un poème médiolatin sur l'Ancien Testament ...' in der Festschrift für Pierre-Marie Bogaert ('Lectures et relectures de la Bible ...', Leuven 1999, hier S. 367-391). Die nunmehr vorgelegte kritische Erstedition der beiden Texte, bei der es zahlreiche Schwierigkeiten zu meistern gab, stellt eine bahnbrechende Leistung dar.

Der unbekannte Dichter und Exeget schreibt zum Nutzen aller Gläubigen, hat aber vor allem ein monastisches Publikum im Blick; seine Ausführungen entsprechen dem Schulumilieu des 11. Jahrhunderts. In seinem *LP* durchgeht er die wichtigsten alttestamentlichen Begebenheiten nach der Reihenfolge der biblischen Bücher. Aus verständlichen Gründen bleiben dabei jedoch der Psalter und die meisten Weisheits- und prophetischen Bücher weg. Die Sprüche und das Hohelied, als deren Verfasser Salomo galt, sind der Behandlung der Königsbücher einverleibt. Bei den Auslegungen stützt sich der Autor auf zahlreiche patristische Quellen, die er indessen größtenteils mittelbar, etwa durch Hrabanus Maurus, benützt. Im Epilog beruft er sich auf eine ganze Reihe von Autoritäten, auch von solchen, die er nicht wirklich benützt hat, deren Nennung aber dem Werk zusätzliches Gewicht verleihen soll. Seine Dichtungen stellt er übrigens ganz in die Tradition der Bibelexegese, nicht in diejenige der Bibeldichtung. Von der gleichmäßigen Durcharbeitung des Stoffes heben sich einzelne Exkurse ab, von denen einzelne auch